

**Jules EYNAUDI  
et le dialecte niçard**

**par Louis CAPPATTI**

Conférence faite à la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes, le 14 Janvier 1937

*A Jean Médecin Député-Maire de Nice*

**I**

**JULI**

Jùli Eynaudi naît, en 1871, dans notre vieille ville, entre les rues Droite et Centrale, à cette rue de l'Arc aujourd'hui vouée à Benoît Bunico. Les premiers tableaux, qui éblouissent ses yeux d'enfant, sont la placette Sainte-Réparate, ceinturée de hautes murailles vétustes, où s'ébat la marmaille criarde, les ruelles qui dévalent du Château, les murailles sordides pavoisées de haillons versicolores. Le petit regarde passer le flot des citadins et des villageois qui vont au marché, les ménagères qui s'arrêtent pour marchander aux étalages, toute la petite vie. Il entend sonner le bourdon de la cathédrale. Dans un décor de théâtre italien, il considère les mêmes bonnes gens qu'il a croisées si vivantes, mystérieusement immobiles. Bientôt, au quai du Midi, il s'intéresse aux pêcheurs qui tirent barques et filets sur la plage de galets bleus, aux ébats des gamins dans l'eau. Des bastions, il va découvrir les coteaux d'oliveraie et de pinède, mais son observation ne s'attarde pas. C'est auprès de la vieille âme de pierre de sa cité qu'il retourne aussitôt blottir son frêle cœur.

Le père d'Eynaudi est tailleur d'habits, issu d'une lignée de tailleurs, toujours avide de s'instruire et de répandre ce qu'il vient d'acquérir. Il est de Savigliano, où ses ancêtres ont eu pignon sur rue, ainsi que siège au corps de ville et se sont passés l'enseignement du latin de génération en génération. Il a franchi les monts avant 1860 et s'est pris d'amour pour le pays où il a mené à bon port son existence. L'annexion venue, il est resté rivé au terroir devenu le sien et s'est trouvé Français. La mère d'Eynaudi est une Niçoise de la Roya, des familles Orselli et Orenge de Breil. De la race de son père, l'enfant tirera l'amour du lent labour de son champ intellectuel, l'esprit positif, un don d'observation des plus rares. A sa mère, née dans le Comté d'où jaillit l'humour pour différencier ses gens de ceux d'outre-monts, il devra cette pointe d'ironie avec laquelle il se plaît à saluer le cours des choses et la mobilité des êtres.

Jùli est mis à l'école municipale de la rue Saint-François-de-Paule, la seule qu'il y ait alors à la vieille ville. Ses parents parlent niçois, ses camarades aussi. Rien ne lui paraît plus naturel. Comme son entourage, il poursuit de l'épithète de faïoù ces étudiants du lycée qui parlent hors des cours le français, des poseurs, il n'en saurait douter.

Devant le livre, Eynaudi ne tarde pas à faire comme un serment. Il scrutera le mot jusqu'à sa plus profonde vérité. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas le terme qui fixe les idées abstraites, mais le concret, celui qui désigne le plus exactement possible le cadre et la vie familiers.

Le petit est suivi par la sympathie intellectuelle de son père, qui lui donne le goût des arts, ainsi qu'à son frère, Jean-Baptiste, qui sera architecte et jouera même un rôle dans l'organisation des Salons de Nice. Assidu, il est agrégé au cours supérieur. A quatorze ans, il entre comme typographe à l'imprimerie de L'Eclairer du Littoral.

Ces premiers tableaux le hanteront toujours, car la constance est la dominante du caractère de Jùli. Il s'expatriera quelques dimanches à Villefranche à Cimiez ou à La Trinité-Victor. Le service militaire l'enverra trois années en Corse, la guerre l'emportera à Bonifacio, puis le long des voies ferrées de la Haute-Marne, son esprit restera meublé des impressions initiales. Après avoir longtemps installé son foyer auprès des murs du Jesu, il a dû camper sur les hauteurs lointaines de Saint-Sylvestre. Le voici aujourd'hui en Riquier. Je gagerai qu'il doit parfois disparaître mystérieusement. Il va observer les placettes aux herbes, les ruelles, les pourrissoirs, la stupeur de midi et les chansons acerbes qui flottent dans l'or bleu du soir. Il va visiter, recueilli, un escalier dont la statue s'ennuie, un îlot de fraîcheur, la

cathédrale. Il se retrouve dans sa nation, errant au gré du labyrinthe des ruelles, devant les petits tapageurs et ces placides ménagères qui s'expriment toujours en dialecte.

— Qui ne se rappelle, dit Eynaudi, les beaux temps passés à l'école de Mme Bourlandi, près de la chapelle de la Croix! — Mi véu encara emb'ai braia à carrèu blu e bartèla de cimoussa, dubertura darrié e la camia à l'oste, la casquèta à batèu, lou cavagnoù de vèse loungourut, bigarrat, emb'au cubecèu que viràva autour de la maniha. Cette garderie coûtait aux parents un sou par jour.

Qui ne connaît Eynaudi au Babazouc et à la Rouacha où, souvent, la seule épithète Jùli le salue? Petit, élancé et vif, quoique badaud et d'une apparente nonchalance déhanchée, pipe aux lèvres, le feutre mou sur une oreille, l'ample lavallière nouée sous le menton, longtemps blond aux yeux bleus, il a prodigué, sous de petites moustaches, ce sourire dont les rides ne peuvent s'accuser jusqu'au sarcasme, ces regards à la fois tendres et volontaires sur une face de douceur réfléchie, ce verbe toujours pittoresque, souvent railleur, flagellant parfois ces contemporains de mots crus, mais prompt à faire retour à la contemplation amusée des choses, inapte à rester dans la violence qui est un mal.